
Éloignement social

Caterina Lepadatu

J'ouvre les yeux. Une autre journée. Je regarde par la fenêtre les feuilles vertes des arbres oscillant au vent : la nature n'a pas changé, contrairement au monde autour d'elle. Mon cerveau me dit « encore ? ». Bah oui, encore. Je me brosse les dents comme tous les matins et j'aperçois mon reflet dans le miroir : une jeune fille, les cheveux en bataille, le regard apathique, visiblement fatiguée, me dévisage. Ce n'est plus la fille pétillante, pleine d'espoir que je connaissais, et je ne peux rien y faire.

Je me sers donc un café et remets un épisode de Netflix qui pourrait noyer mon sentiment d'ennui.

Les heures passent. Elles passent vite, pas aussi vite que j'aimerais. Je rafraîchis Instagram pour la énième fois. Les mêmes visages, les mêmes défis débiles qui circulent. Manger. Prendre une douche. Écouter de la musique. Regarder Netflix. Réfléchir, mais pas trop. Et soudain, l'obscurité arrive.

Les soirs sont tellement difficiles. Les sentiments que j'ai essayé de réprimer dans la journée refont surface. Je pleure, je me sens impuissante. Je pense beaucoup à lui. On se parle, mais les

ondes de nos portables sont incapables de reproduire la chaleur de nos corps. Les 8000 km de distance semblent infranchissables. Je ne lui dis pas à quel point il me manque. Ça ne changerait rien.

Notre société est déstabilisée. On commence à voir les gens qu'on croise dans la rue comme des menaces potentielles et non plus comme des êtres humains. Pourtant, ça ne coûte rien d'offrir un sourire ou un bonjour. Si tout le monde a le droit de se sentir en sécurité et d'avoir ses propres règles vis-à-vis de son corps et sa santé, il ne faut pas pour autant perdre son humanité.

Je pense à la vie d'avant. Ma famille me manque. Mes amis me manquent. L'aisance de me balader sans souci. La possibilité de rencontrer de nouvelles personnes dans un bar. Boire un cappuccino en lisant un bouquin au café du quartier. Découvrir de nouveaux pays, leur histoire et leur culture. Cette liberté me manque. Mais mes problèmes personnels sont insignifiants par rapport à ce qui se passe dans le monde en ce moment, et mes pensées et mes déprimés sont entachées par la culpabilité.

Comment oserais-je me sentir triste quand j'ai un toit au-dessus de la tête ? Comment oserais-je me sentir seule quand j'ai le pouvoir de parler à qui je veux au bout de mes doigts ? Comment oserais-je me plaindre quand j'ai le frigo plein ? Il y a des gens qui dorment dans la rue. Des gens qui ont perdu leur famille. Qui n'ont pas accès à l'eau potable. Il faut que je sois consciente de ces privilèges.

Sortirons-nous de cette pandémie plus reconnaissant.e.s des petites choses ? D'un câlin de celui ou celle qu'on aime, un diner avec nos grands-parents, une soirée entre amis ? J'espère qu'on appréciera davantage nos vies. Je me fais la promesse de les savourer pleinement, ces caresses, les friandises de Noël, et tous nos fous rires.